

EDITORIAL

Le réalisateur nigérian Fiery Obasi honoré par la critique

Le film *Ashkal*, un long-métrage fiction de Youssef Chebbi (Tunisie) est sacré Etalon d'or de Yennenga au Fespaco 2023, samedi 4 mars à Ouagadougou. La plus grande distinction du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou est décerné à ce film fort tournée à Carthage, comme un clin d'œil aux prestigieuses Journées cinématographiques de Carthage, l'aîné des festivals de film du continent encore en activité, initié par Tahar Cherjaa. *Ashkal* est un thriller qui accroche le spectateur jusqu'au bout d'un drame matérialisé par l'immolation, avec des images qui peuvent heurter les sensibilités. Le pays de Tahar Cherjaa est aussi honoré par le film long-métrage fiction *Sous les figes*, d'Erige Sehiri, qui rafle les deux prix de la meilleure interprétation féminine et masculine au 28^e Fespaco.

La veille, vendredi 3 mars, le jury de la Fédération africaine de la critique cinématographique (Facc) a décerné le prix de la critique au film *Mami Wata*, de Fiery Obasi (fiction, drame, 107 minutes, Nigéria). Ce long-métrage est salué par la critique, notamment pour l'originalité de son sujet et l'option esthétique du noir et blanc, avec un maquillage et un costume très symboliques des traditions et des cultures africaines. Ce film a reçu également dans le palmarès officiel du Fespaco les prix de la meilleure image et du meilleur décor. Les Etalons d'argent et de bronze de Yennenga sont respectivement décernés aux films long-métrage fiction *Sira* d'Apolline Traoré (Burkina Faso) et *Shimoni*, d'Angela Wamai (Kenya).

Lors de cette 28^e édition du Fespaco, la Fédération africaine de la critique cinématographique (Facc) a renouvelé ses instances en confiant à la critique guinéenne Faoumata Sagnane les rênes de cette fédération qui compte plus de 450 critiques de cinéma en Afrique et dans la diaspora. Elle succède ainsi à la critique sénégalaise, Fatou Kiné Sène, à la tête de la Facc dont le magazine *Africiné* vous propose dans cette parution, une série d'articles et de critiques de films.

Charles Ayetan (Togo)

Mami Wata, de Fiery Obasi, prix de la critique au Fespaco 2023 P.2



The Last Queen, de Damien Ounouri et Adila Bendimerad P.7



Carnets du Fespaco : P.8 Histoire d'une rencontre



Mami Wata, de Fiery Obasi, prix de la critique au Fespaco 2023 **Une légende dramatique rythmée par les vagues de l'océan**

Le film *Mami Wata*, du réalisateur nigérian Fiery Obasi remporte le Prix Paulin Soumanou Vieyra de la critique cinématographique africaine lors du 28e Fespaco du 25 février au 5 mars 2023, au Burkina Faso.

Vendredi, 3 mars 2023, le jury de la Fédération africaine de la critique cinématographique (Facc) a décerné son prix hautement symbolique au film *Mami Wata* (fiction, drame, 107 minutes, Nigéria) distingué parmi les quinze films long métrage fiction en compétition officielle au Fespaco qui se déroule du 25 février au 4 mars. C'était au cours de la cérémonie de remise des prix spéciaux dans l'après-midi du 3 mars.

Selon le jury de la Facc présidé par la critique sénégalaise, Bigué Bob, ce film de Fiery Obasi a été primé pour l'originalité de son sujet relatif à la légende de Mami Water, déesse de l'eau, mais aussi pour « l'option esthétique du noir et blanc, avec un maquillage et un costume très symboliques », des traditions et des cultures africaines.

Bien qu'il puisse sembler commun, le sujet de ce film est particulièrement intéressant en ce qu'il est appréhendé de façon différente et originale. Cette œuvre aborde « une légende populaire d'une manière différente avec en toile de fond le traitement de questions politiques et sociétales », précise le jury de la critique cinématographique africaine.

Le scénario propose un récit dans lequel, deux sœurs se battent pour sauver leur famille, leur communauté et rétablir la gloire de la déesse des eaux. A travers la légende de cette sirène très populaire dans les pays d'Afrique de l'ouest, l'auteur revisite les religions et spiritualités africaines et questionne les mythes qui l'entourent en le plaçant au cœur d'ambitions commerciales, politiques et sociales. Du pouvoir des femmes à celui des hommes, la supercherie est portée par un discours périodique : « faites des offrandes à Mami Water, amenez votre argent, vos bijoux... ». Ces collectes qui devraient



avoir une finalité sociale, communautaire, serviront à acheter des armes à feu très sophistiquées lorsque le pouvoir devient masculin. Les bénédictions s'évaporent alors emportant ses grâces.

Troisième long métrage fiction de Fiery Obasi, ce film est tourné au Bénin et est réalisé en blanc et noir, rythmé par une belle musique composée du son des vagues de l'océan. Par sa grande présence et sa fréquence répétée, l'eau, devient un personnage important lié de façon intrinsèque à cette divinité.

Le film commence par le son des vagues et, sans encore montrer l'eau, le générique de début se déroule lentement et dévoile la matière qui fonde le mythe de la sirène, l'eau. D'où la place importante de l'eau qui devient un personnage principal dans ce film centré sur les femmes. Inspiré d'un rêve fait par l'auteur, l'écriture du scénario a duré 5 ans, et l'histoire est montrée en noir et blanc tout comme dans le rêve.

« Tu es une fille de l'eau », dit la mère à sa fille qui décline de manière frontale sa mission d'intermédiaire de la déesse en disant : « Je ne veux pas être une intermédiaire ». Sans doute entraînée par le modernisme qui semble remettre en question les mystères et les mysticismes liés à Mami Water. La

déesse de l'eau existe-t-elle réellement ? A-t-elle encore son pouvoir présumé sur ses disciples ou intermédiaires ? Joue-t-elle un rôle politique et social dans les sociétés où elle est encore présente ? Autant de questionnements qui remontent dans les pensées du spectateur.

Le film est à saluer pour son choix esthétique de décors et costumes traditionnels, mais aussi des maquillages sur les visages des personnages, tous éléments de l'imaginaire des peuples africains sur le continent et ailleurs dans la diaspora qui connaissent des cultes religieux vodous et autres assimilés.

Le jury de la Facc au 28e Fespaco est présidé par Bigué Bob (Sénégal) et composé de trois autres membres : le Togolais Charles Ayetan et les Burkinabè Harouna Simian et Mamadou Maboudou Gnanou. Le prix de la critique africaine est constitué d'un certificat, d'un trophée et d'un buste en bronze aux effigies de Paulin Soumanou Vieyra, l'un des doyens des cinémas africains, qui fut aussi l'un des précurseurs de la critique cinématographique africaine.

Charles Ayetan (AJCC - Togo)

Nous Etudiants, de Rafiki Fariala

Quand la promiscuité et le monnayage des notes minent la vie en milieu étudiantin

Le film documentaire s'inscrit de plus en plus dans l'agenda des jeunes cinéastes africains malgré certaines réticences dues aux types de sujets traités. C'est le cas du film de ce jeune cinéaste centrafricain Rafiki Fariala qui traite d'un sujet qui fâche mais qui est réel dans son pays.

La promiscuité en milieu étudiantin et le monnayage des notes qui passe par une corruption aussi bien sentimentale que pécuniaire. Dès la première image d'exposition de ce film, on aperçoit la tête d'un jeune étudiant en gros plan et en mode mise au point différentielle, c'est-à-dire un peu flouté qui s'éclaircit progressivement avec une chanson en fond sonore qui demande à l'ancienne génération de lâcher prise pour laisser la place aux jeunes. Il s'agit de Nestor, Aaron et Benjamin trois étudiants en économie à l'Université de Bangui. Ils se sont rencontrés en première année, et ont étudié ensemble. Ils ont lutté ensemble et inventé ensemble des moyens de survivre chaque jour tout en rêvant de leur avenir et ont monté des projets.

Cependant, ils sont obligés de vivre la dure réalité lorsque tout ne se passe pas comme prévu et ils se retrouvent à la croisée des chemins. La particularité de ce film documentaire est la voix off du réalisateur qui joue dans le film au même titre que ses trois camarades et les encourage à ne pas perdre espoir en ce sens qu'il défend la cause des minorités à travers ce film qui est tourné à l'Université et qui montre la dure réalité et la souffrance des étudiants. Des situations réelles de certains qui se plaignent qu'ils n'ont pas de suites favorables concernant leurs notes malgré leurs requêtes. Plus loin, des plaintes des jeunes filles qui clament haut et fort qu'elles ont abandonné les études universitaires à cause des avances des enseignants véreux. C'est un méli-mélo des histoires



sordides mais réelles qui minent le monde étudiantin.

Le réalisateur Rafiki Fariala ne s'arrête pas qu'à l'Université. Il montre aussi la vie de débauche des étudiants qui, malgré leur situation de vie difficile, s'adonnent aux activités sexuelles qui ne se passent pas toujours bien. Ceci est d'autant plus vrai que, dans le film, l'un des protagonistes va se retrouver père des jumeaux contre son gré et avec une mineure. Cette situation pose aussi le problème du vagabondage sexuel que l'on soit à l'université ou pas, c'est tout le pays qui en souffre. Le réalisateur ne manque pas de s'impliquer lui-même de manière intimiste en réconfortant ses amis et celui qui n'a pas eu sa licence, car il va reprendre deux matières à une autre session.

Par ailleurs, la musique joue un rôle prépondérant dans ce film. Ce sont des musiques triées pour la circonstance et qui dénoncent l'hégémonie des vieux sur la jeunesse. Tout au long du film, que ce soit des

scènes au commissariat qui montrent la souffrance d'une mère qui a porté plainte pour séquestration de sa fille mineure enceinte, ou alors le visage lointain des usagers, on n'est pas loin de constater que la société centrafricaine peine à trouver ses marques.

Ce film a été interdit de diffusion en république centrafricaine, car les autorités estiment que, ce réalisateur a montré les failles d'un système et est allé un peu trop loin. L'engagement de ce jeune cinéaste vient mettre sur la table le problème des films engagés. Il faut bien que quelqu'un ait le cran de le produire.

C'est aussi par l'image que la population parfois meurtrie peut trouver un réconfort moral. Au-delà du divertissement, le film documentaire nous renseigne sur les réelles facettes de notre vie et nous redonne espoir, car nul ne peut être sur un balcon et se voir passer dans la rue.

Pierre Patrick Touko (Cinepresse - Cameroun)

Maputo Nakuzanda, d'Ariadine Zampaulo
**Des aventures dramatiques dans une cité
 du monde**

Tourné en Portugais et sous-titré en Anglais, le film *Maputo Nakuzanda*, d'Ariadine Zampaulo (fiction, 62 minutes, Mozambique/Brésil), est un drame tourné dans la capitale Maputo. Un long métrage fiction en compétition au Fespaco 2023.



Le film commence un matin dès l'aube, dans la capitale mozambicaine, et présente des jeunes, bouteilles d'alcool en mains reviennent des boîtes de nuit de Maputo, une femme endormie revenant d'un voyage, et un jeune empruntant un transport public. Chaque personnage plongé dans son destin vivant son drame, un élément qu'ils ont en partage. Des histoires racontées non sans la voix de Radio Maputo Nakuzanda qui n'a cessé d'illustrer la journée d'informations diffusées, toutes ou presque réconfortante. Le film dans son originalité montre la vie solitaire des habitants de cette cité en quête d'une condition de vie meilleure. La réalisatrice, dans une parfaite cohérence, fait

abstraction de couleur pour plus imprégner le cinéophile dans l'histoire par le noir et blanc. Pour la plupart, les plans sont fixes et laissent ainsi les acteurs dans leur activité quotidienne naturelle. La mise en scène des acteurs couplée de ce choix technique fait du film un chef d'œuvre. La réalisatrice, dans son élan ne s'arrête pas, mais propose avec synchronisation des images et des sons qui rendent le film unique et expérimental. L'on remarque toute absence de bruitages et d'identité sonore particulière, mais la présence de la voix radiophonique de Maputo Nakuzanda. Au rythme de la musique urbaine appropriée, Ariadine montre le sentiment émotionnel de tristesse des habitants.

Elle a su aussi mixer à travers danse et musique de forts moments d'expériences de vie solitaire en lien avec la culture des personnages. Cette grande solitude se remarque par la quasi-absence de discussions et d'interlocuteurs muets. Les témoignages radiophoniques renforcent la réalité que vivent les habitants de la capitale montrée par l'image. La mise en scène est très philosophique et utilise la transparence et la neutralité de tout élément qui amène le spectateur du réalisme fictionnel à la fiction du réel. Mais alors, comment envisager ces aventures dramatiques quand le soleil se couche sur Maputo ?

Cyrille Soncy (AJCC - Togo)

Le Galop, d'Eléonore Yaméogo

De l'état d'âme des cinéastes dans la course à l'étalon

Le Galop réalisé par Eléonore Yaméogo (documentaire, 90 minutes, Burkina Faso) est l'un des films sélectionnés au Fespaco 2023. Un long métrage qui traite de la vie des artistes.

Favoriser la diffusion des œuvres des cinémas africains, faciliter le contact et les échanges entre professionnels du cinéma et de l'audiovisuel, contribuer à l'essor et à la sauvegarde des cinémas africains en tant que moyen d'expression et d'éducation, sont entre autres les objectifs du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco) dont la 8^e édition se déroule du 25 février au 4 mars. Le documentaire «Le Galop» d'Eléonore Yaméogo participe de cette dynamique du Fespaco.

C'est avec un plan d'ensemble d'une femme à cheval, bien maquillée, que le film commence, et déroule le récit de Yennenga, une histoire qui porte cette biennale panafricaine du cinéma. Dans cette œuvre la réalisatrice fait savoir aux cinéphiles ce qui est caché dans la vie des réalisateurs dont le commun du mortel ignorent avant la proclamation des résultats si votre film est retenu en compétition.

Un film intéressant qui, à travers quatre capitales Ouagadougou, Niamey, Kigali, Dakar, et quatre réalisateurs respectivement Moumouni Sanou, Aïcha Macky, Fama Reyane Sow et Mutiganda Wa Nkunda, fait comprendre la vie avant, pendant et après la compétition

Eléonore Yameogo a fait valoir la langue de ses réalisateurs des pays différents, en racontant ce documentaire.

Dans l'attente des palmarès du festival, chacun de ses réalisateurs représentant son pays avec une fierté nationale, expérimente, des émotions fortes, notamment le stress et le désir de remporter une ou plusieurs distinctions



Un film documentaire de Eléonore YAMEOGO

lors de cette compétition.

Gaston Kaboré dira à l'un des réalisateurs que « la part de la tortue ne se trouve pas sur l'arbre », un proverbe qui trouve tout son sens dans notre vie de tous les jours, une manière de dire que quand une chose vous est destinée, que ce soit contre vents et marées, vous l'obtiendrez.

L'une des choses que ses quatre réalisateurs ont en commun, c'est la participation à de prestigieux festivals en Afrique.

Réalisatrice burkinabè, Eléonore Yaméogo traite dans ses films de sujets sensibles, tel que dans son tout premier

long métrage, «Paris mon paradis» (2011) dans lequel elle approchait trois émigrés africains en galère pour dissiper les mirages de l'émigration.

Aussi peut-on citer également son film «Le cimetière des éléphants» (2018) qui interpelle ses concitoyens et les occidentaux sur la présence des missionnaires en Afrique depuis la colonisation. «Le Galop» sera-t-il lauréat à cette 28^e édition du Fespaco ? Et quel est l'état d'âme de son auteur, la réalisatrice Eléonore Yaméogo ?

Assane Moumouni Zeynabou
(ANCCCC - Niger)

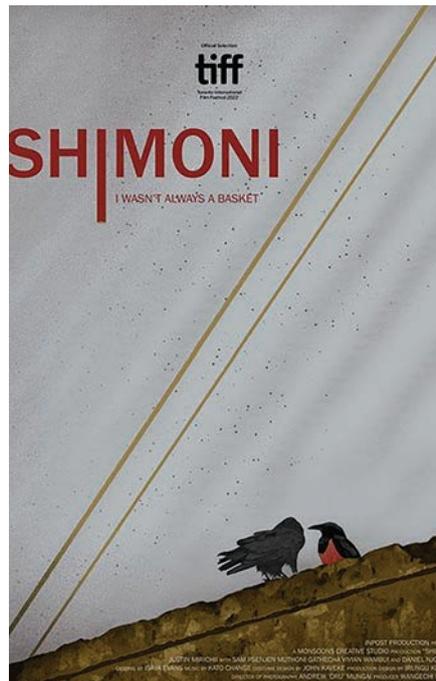
Shimoni, d'Angela Wamai

Le scénario du drame et de l'humour

L'image (d'ensemble) de Shimoni vacille entre un personnage principal lugubre – un enseignant laminé psychologiquement par les affres d'un séjour carcéral – et de l'humour noir qui apaise (?). L'humour d'une grand-mère ne s'embarrassant point de codes, au point de tancer cyniquement le prêtre du village lors d'un différend. C'est le premier long-métrage fiction de la réalisatrice kenyane Angela Wamai (réalisé en 2022, d'une durée de 1h37). Il ramène, comme un ressac, la souffrance sociale d'un ex-prisonnier éprouvé plus par le jugement de l'infâme tribunal de sa conscience que par le remord de son propre acte qui lui a valu sept précieuses années de sa jeunesse. Un prisonnier tyrannisé aussi par la haine d'un homme qui symbolise toute sa déchéance personnelle et sentimentale.

Un homme, Geoffrey, malgré le fait d'avoir eu le privilège de s'éloigner de la prison, n'arrive pas à se reconstruire. Et pourtant, le lieu de Re-naissance n'était autre que l'église du père Jacob, espace de repentir et de rédemption pour les âmes souillées et désespérées pour s'ouvrir de nouveau à l'amour du Seigneur. Mais l'exercice lui semble un éternel chemin de croix ! Une odyssée sans fin ! Ni l'empathie du prêtre ni la teneur mystique des passages de Bible lus sous la lumière de la lampe tempête n'ont pu entamer son aigreur face au désespoir d'un destin lamentable. Geoffroy, de jour en jour s'éloigne de l'espoir d'être cette âme attendue dans le juste chemin. Il n'a pu prendre cette revanche sur le mal et sur la société.

Et pourtant, son généreux don de répétiteur de la nièce de grand-mère Martha laissait entrevoir que le temps de guérison n'était pas si loin, que le repentir espéré de lui pouvait y contribuer ; aussi que cet amour de Béatrice, la jeune fille du village qui s'était éprise de lui, seraient comme les charpentiers d'une nouvelle vie d'un homme en marche vers le futur. Mais la jeune réalisatrice, Angela Wamai, a choisi de faire abdiquer cet élan d'humanité au renoncement. Un choix qui renseigne sur l'intention de celle-ci de ne pas peindre au



cinéma un héros social, mais une victime d'elle-même. Comme pour grossir les traits d'une ignominie sociale qui cause des malheurs.

Shimoni, c'est une tentation au renoncement et un choix de filmer sans cocher les cages conventionnelles jusque-là connues, même si, dans certaines scènes, on sentait un mouvement vers celles-ci. Outre Geoffrey, le rôle le plus captivant dans ce film est celui de grand-mère Martha, celle par qui Angela fait passer l'humour, comme pour atténuer la lourdeur du mal d'une communauté aux individualités éprouvées par les épreuves. On en poufferait de rire tout comme on verserait secrètement des larmes, si tant est

que nous soyons émotifs.

Un humour comme exutoire aussi bien pour elle que pour ceux qui passent devant la caméra...pour affronter l'amour, la mort et le mal. Des réalités d'une condition humaine rencontrées dans le scénario pour marquer le drame né de la descente aux enfers d'un personnage principal.

Angela Wamai a pourtant réussi à allier le ressassement d'un mauvais destin à la beauté d'une nature dans laquelle sont nichés les lieux de tournage. Le décor enchantant servirait de consolation à un spectateur frappé "d'un coup de poing sur le crâne" par la fin avec Geoffrey malade de lui-même, face aux fausses tentations du bien...La haine n'a pu, lui donner la force de se venger d'un homme qu'il juge porter la paternité de son malheur. Sa main n'a pas été si forte pour attenter à la vie de ce dernier. Est-ce un manque de courage ou le cours incompréhensible d'un destin ?

Les acteurs, loin d'être des habitués de la scène, n'ont pourtant, au vu du jeu, aucune difficulté à se mettre dans la peau de leurs personnages respectifs. Une tendance de plus en plus progressive dans les cinémas africains d'aller vers des amateurs, parfois mieux à même d'incarner le rôle qui leur est attribué.

Bassirou Niang (ASCC - Sénégal)

The Last Queen, de Damien Ounouri et Adila Bendimerad **Un film d'époque sur le pouvoir des femmes**

C'est quelque chose d'assez rare pour mériter d'être souligné, sonnante comme un message aux cinéastes du continent africain habitués aux thématiques contemporaines et, naturellement, non enclins à un retour au passé pour la parturition d'un film d'époque. Même si la liste consignant ce genre cinématographique n'est pas encore longue, une contribution nouvelle vient l'allonger encore un peu. *The Last Queen* (La Dernière Reine) en porte la signature. Il dure 110 minutes. Co-réalisé en 2022 par les cinéastes algériens Damien Ounouri et Adila Bendimerad (elle joue le rôle principal : la reine Zaphira), ce long-métrage raconte l'histoire de la Reine Zaphira dans l'Algérie du XVI^e siècle.

La scène d'ouverture, frappée d'une précision temporelle (1516), renseigne largement sur le projet des deux réalisateurs. Elle est une identité visuelle portant la marque d'une responsabilité artistique assumée. Le combat acharné contre les agresseurs espagnols du peuple de Casbah montre toute la prouesse de la réalisation. Le travail d'écriture révèle toute sa puissance : le scénario a dû s'allier à l'archive salvatrice pour s'authentifier lui-même et, du coup, donner une éclaircie aux possibilités de tournage du film. Le scénario est un puissant allié des coréalisateurs dans ce film qui a mis sept ans à s'offrir aux écrans.

The Last Queen est certainement inattendu ou inespéré, jusqu'à un moment assez bref dans l'univers du Septième Art apporte à la fois une réponse ludique et mémorielle à une légende à laquelle l'on opposait, selon des croyances fondées ou non fondées ou des ressentis corrompus, une non-réalité historique. Peu importe, les lieux de tournage, les jeux d'acteurs sont là pour en imposer une acception, plutôt nécessairement bienvenue dans un temps du monde trouble en recherche de sens.

La costumière a tenu son pari : la recherche de costumes est certainement l'une des prouesses de cette production. Cet aspect visible de l'être-personnage donne une lecture compréhensible, permettant de pénétrer dans ce flash-back du temps informatif, séduisant – peut-être ? – divertissant à certains égards. Lorsque les scènes de palais du roi Salim apparaissent, les positions de caméra captent les émotions,



informent sur les défis guerriers et politiques, non sans en gommer l'esthétique d'image. Oui, de l'esthétique, il faudra y arrêter notre esprit, ou du moins le regard de celui qui met le pied dans la salle de projection. La beauté des lieux frappe – les décors sont enchantants – quand bien même elle est pervertie par les angoisses de survie des personnages, comme l'écume d'un moment de bouleversement d'un règne, d'un vécu lourdement rendu par le film.

The Last Queen, c'est aussi une expression filmique par Actes, comme au théâtre. Sauf qu'ici, le souci de précision renvoie à la chronologie qui fait écho à l'essence du scénario. L'Acte I « Je t'aime comme la mer » est comme un narrateur brouilleur de pistes, concepteur d'illusions référentielles. En effet, parce qu'il mène – après une bataille héroïque du Roi Salim contre les ennemis et une intense intimité avec la Reine Zaphira au cœur enflé de fierté et d'amour brûlant pour son héros – vers une scène clé.

Pour ne pas trop dévoiler le film, disons que des péripéties feront d'elle la personnalité incontestée (à la fois

féminine et politique) qui devra décider de la destinée du Royaume de Casbah. Sa priorité : rechercher la vérité face au soupçon dirigé par la rumeur populaire vers Arouj (le frère du roi), l'homme à la main de fer sous forme de prothèse.

L'Acte II fait échouer l'honnêteté d'un homme (le frère) dans les dédales de l'hypocrisie. Arouj s'est juré de faire siens à la fois le royaume, le palais et la reine de son aîné. Les trois autres actes suivants ensoleillent l'intime douleur d'une reine qui refuse la déchéance, couve son unique fils Yahia, repousse les assauts d'un Arouj sans cœur. Ce dernier est obsédé par la volonté de puissance. La reine travaille avec courage à l'instauration d'un ordre juste mais que feront tanguer les vents nocifs d'un conquérant sans éthique fort décidé.

Autant le révéler : *The Last Queen* est une vitrine sur laquelle transparait le pouvoir des femmes, précisément de femmes fortes ayant marqué le destin collectif de leurs peuples respectifs. A l'image de la Reine Zaphira, leur donnant le privilège de raconter, oui de raconter le passé glorieux.

Ce premier long métrage (aussi bien pour le coréalisateur que sa coréalisatrice) crée une dialectique entre le tragique des batailles horribles pour la liberté – avec ses hécatombes épouvantables – et la fierté teintée de gloire. La Reine Zaphira sera le lumineux regard de lucidité, la force de caractère, le symbole louable devant l'obligation de la responsabilité.

Bassirou Niang (ASCC - Sénégal)

Carnets du Fespaco : Histoire d'une rencontre

Azzedine Mabrouki (Oran, Algérie) est un des pionniers africains en matière de critique cinématographique. Il partage ici ses Carnets du FESPACO (Burkina), revenant sur l'édition 1985.

Ouaga a parcouru du chemin aujourd'hui. Au cours des premières années du Fespaco, c'était une ville très active, vivant au rythme de son marché situé au cœur d'un labyrinthe de ruelles envahies par les motocyclettes japonaises, étalant toutes les merveilles de son artisanat de tissus et de cuir, de sa production de fruits merveilleux : papayes, mangues, fraises... Les innombrables étals rivalisaient de couleurs de pagnes vives, gaies, chatoyantes. On voyait alors partout à Ouaga, fonçant à toute allure sur leurs engins Yamaha, des jeunes filles élégantes et pleines de grâce que le souffle torride de l'harmattan [vent sec sahélien, NDLR] ne semblait pas empêcher de sourire...

C'était au cours du Fespaco 1985 que le cinéma algérien a connu la consécration avec le triomphe du film de Brahim Tsaki : Histoire d'une Rencontre, Etalon de Yennega, meilleur film long métrage fiction. Par milliers, les spectateurs se pressaient aux portes du Ciné Burkina, aux projections le soir en plein air, au Centre Méliès. On était aussi conviés à des concerts de musique africaine, à des défilés de mode.

Les cinéastes étaient associés symboliquement à la construction du rail en direction du Sahel. Une longue journée était consacrée à la Bataille du Rail. Sembène Ousmane et



Mohamed Bouamari dirigeaient les travaux.

Tsaki était absent, occupé par un autre projet, mais dès la première projection de son film la rumeur s'était répandue que c'était « le film à voir ».

Cette année-là, il y avait sur les écrans du Fespaco, dirigé par Philippe Sawadogo, des œuvres remarquables : Les Mers de Soif de la réalisatrice Attiya Allabnoudi (Égypte), L'Aventure ambiguë de Sidiki Bakaba et Jacques Champreux, une adaptation du roman classique de Cheikh Hamidou Kane. Trois grands acteurs africains y partageaient l'écran : Bachir Touré, Douta Seck et Sidiki Bakaba lui-même.

De San Francisco, deux cinéastes Noirs Américains (Larry Clark et Bob Gardner) avaient montré leurs films :

Passing Through et Clarence and Angel. Tandis que le grand cinéaste éthiopien Hailé Gerima rassemblait une foule énorme autour de son chef-d'œuvre : Bush Mama, autre œuvre classique du cinéma africain.

On remarquait surtout aussi le film d'Idrissa Ouedraogo, cinéaste phare du Burkina, avec un court métrage fiction intitulé Issa le Tisserand. Pour le Nigéria, Ola Balogun avait fait un long documentaire de trois heures sur la campagne des élections et King Ampaw, cinéaste ghanéen, montrait un long métrage Road to Accra sur l'exode rural.

La Biennale du Fespaco 85 a été une réussite totale. Fêtes, films et rencontres joyeuses.

Azzedine Mabrouki (Algérie)

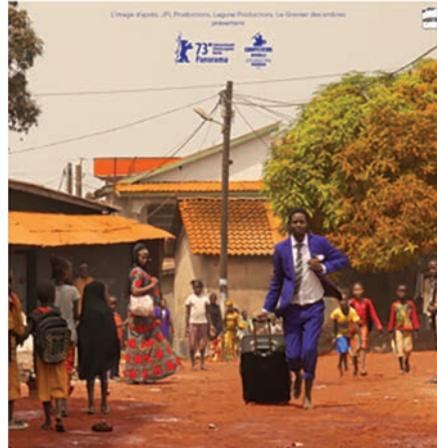
Au Cimetière de la pellicule, de Thierno Souleymane Diallo **Une réflexion sur le destin de cinéaste et des cinémas africains**

Au Cimetière de la pellicule de Thierno Souleymane Diallo a laissé une bonne impression, lors de sa Première mondiale dans la section Panorama de la Berlinale (16-26 février 2023). D'abord son style (faisant parler plutôt l'image que la parole) mélangé à un humour noir est particulièrement accrocheur. Ensuite et surtout, son propos est d'une telle force qu'il impose la réflexion.

Le sujet principal du film est la recherche d'un court-métrage guinéen dont il n'existe aucune trace. Mouramani est un film réalisé en 1953 par Mamadou Touré est introuvable. Il a été réalisé deux ans avant Afrique-sur-Seine, du collectif composé de Jacques Mélo Kane, Mamadou Sarr, Paulin Soumanou Vieyra. Celui-ci serait donc le premier film de l'Afrique francophone de l'ouest. La recherche du film lui-même s'avère vaine.

A l'Office National du Cinéma Guinéen (ONACIG), la seule trace que le réalisateur a pu trouver est un document où une fiche figurant dans un répertoire de ce que fut la Cinémathèque guinéenne témoigne de son existence. Une visite aux Archives françaises (le film étant Français, puisque produit du temps de la colonisation), finit de faire évanouir tout espoir. Toutes les personnes interviewées - projectionnistes, dirigeants de salles de cinéma, fonctionnaires du ministère de la culture de Guinée, et critiques de cinéma - admettent l'existence du film, mais avouent, toutefois, ne l'avoir jamais vu.

Diallo, de son propre aveu, savait que le film n'existait plus avant même de commencer le tournage de son documentaire. C'est que son propos transcende la simple anecdote d'un film perdu. Qui plus est, ce film ne serait pas d'une importance particulière. Le fait qu'il soit disparu dit le manque d'intérêt qu'il aurait eu, contrairement à Afrique-sur-Seine au propos pamphlétaire, estime Olivier Barlet, critique d'Africultures. Le sort de



Mouramani n'est donc qu'un prétexte pour une réflexion sur le drame du cinéma en Afrique francophone de l'Ouest.

L'enquête passe par les salles de cinéma qui disparaissent. Le réalisateur visite les laboratoires qui étaient l'un des fleurons de l'industrie cinématographique africaine. Il est désormais réduit à des vestiges de machines d'un autre temps et des locaux habités par des fantômes issus des histoires qui ont été racontées ou qui auraient pu l'être. Partout le constat du gâchis s'impose. Les structures qui auraient pu faire un cinéma africain autonome ne sont plus que des ruines. Le pire, c'est l'absence de toute volonté et/ou de moyens pour les conserver comme un héritage témoignant d'une époque où la volonté de construction existait. Tous les efforts ont été condamnés à

l'anéantissement, à l'instar de tous les films en pellicule que les autorités ont décidé de détruire faute de moyens de les conserver.

Le film évoque le mal du présent et se projette dans le futur. L'image du réalisateur déambulant pieds nus qui ponctuent le film, résume le drame du cinéma africain. Elle dit aussi sa spécificité : un cinéma amputé de son histoire, sans moyens, et pourtant il existe et il avance malgré toutes les embûches. Les étudiants de l'Institut Supérieur des Arts de Guinée [ISAG, rebaptisé ISAMK - Institut Supérieur des Arts Mory Kanté, ndlr] manipulent une caméra en carton. Ils ne manquent pas d'imagination. Une jeune étudiante fait sourire les moutons qui broutent dans les environs de l'établissement. Un autre apprenti-cinéaste s'interroge sur la peur que les gens de la rue manifestent lorsqu'ils sont en face de la caméra.

De même, Thierno Souleymane Diallo, pur produit de la formation cinématographique en Afrique, puisqu'il est formé en Guinée, au Niger et au Sénégal, continue son bon petit chemin de réalisateur. Ce documentaire est une réflexion sur son propre destin en tant que cinéaste et sur celui des cinémas africains dont la force reste non pas dans les moyens techniques et structurels, qui lui font de toute façon défaut, mais dans quelque chose de beaucoup plus fondamental : l'imagination.

**Hassouna Mansouri
 (Hollande, Depuis le Sud,
 association des critiques
 expatriés)**



Le Sermon des prophètes, de Seydou Boundaoné **Quand le vrai visage du terrorisme est notre reflet**

Le sermon des prophètes est le premier long métrage du réalisateur burkinabè Seydou Boundaoné. Il est en sélection officielle Compétition Burkina au Fespaco 2023. Réalisée en 2022, cette fiction met en lumière le terrorisme qui sévit au Burkina Faso depuis quelques années. L'endoctrinement des civils par les terroristes, la corruption, les injustices sociales, la pauvreté et les meurtres sont entre autres les éléments abordés dans ce film. Mais un espoir pour le retour de la paix dans le pays est-il possible ?

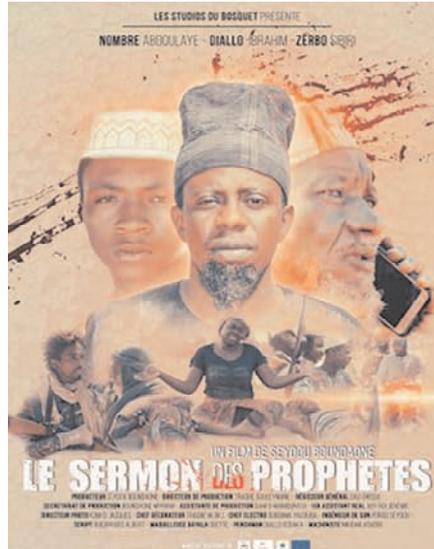
Un gros plan sur des ordures, une main les manie avec dextérité et fais le tri des bouteilles vides. Nous sommes dans une décharge. Déjà, dès les premières minutes du film le réalisateur nous met dans une atmosphère désagréable. Nul doute que c'est l'esprit du film, car tout dérange. En effet, cette œuvre met mal à l'aise parce qu'elle expose sans retenue, sans voile, l'horrible et véritable visage du terrorisme au Burkina-Faso. Mais avant de rentrer dans les détails, quelle est l'histoire ?

Zakaria (Tako Abdoulaye Nombré) est un jeune garçon brillant contraint de se réfugier en ville avec sa mère (Isabelle Zombré) suite à l'attaque de son village par les terroristes. N'ayant pas les moyens de poursuivre ses études, il est obligé de vider les poubelles pour gagner sa pitance. Mais sa vie prend une autre tournure lorsque sa mère le confie au Cheick Djamal. En effet, sous ses airs de bienfaiteur, le vieil homme cache un visage sombre et cruel.

Après ce bref aperçu de l'histoire, une question se dégage de cette épaisse fumée du terrorisme qu'il serait nécessaire d'éclaircir. C'est quoi le terrorisme ?

Le terrorisme, c'est nous

Ce qui marque dans cette fiction c'est le regard accusateur que le réalisateur porte sur chacun de nous. En effet, nous sommes tous indexés par cette triste réalité. Le terrorisme n'a pas d'ethnie, ni de statut social ni de sexe. Nous nous remettons en question si bien que nous plongeons dans une psychose ne sachant pas qui est réellement terroriste. Ainsi, que ce soit le Cheick Djamal bienfaiteur de la mosquée et fervent croyant d'apparence ; son bras droit qui apporte l'argent dans un tam-tam aux terroristes ; ou encore un fournisseur d'essence et d'unités. Les exemples sont légion dans cette œuvre pour tirer la sonnette d'alarme pour plus de prudence. Ce,



parce que nous ne savons qui est notre ennemi, les signes visibles étant indétectables. Mais Comment le piège se referme-t-il sur nous ?

Un pur talent de psychologue

La manipulation des consciences ! La manipulation des consciences ! ... Cette phrase résonne dans nos têtes pendant que nous nous perdons dans le lent défilé du générique final. Effectivement, lorsque nous entendons le mot « terrorisme », nous renvoyons cela à la violence. Mais il n'en est rien de tout ça. En réalité, "ces prophètes" se servent de la ruse et non la force pour appâter leurs victimes. Comme de bons psychologues, ils cernent facilement la mentalité des personnes et adaptent leur discours. Par exemple, le gain facile et rapide est mis en exergue pour séduire ce jeune avide d'argent. Quant à Zakaria, c'est la réussite, ainsi qu'un avenir meilleur pour lui et sa mère qui lui sont miroités.

Ce film tire une grande partie de sa force dans le scénario. En réalité, les questions ethniques, religieuses, de mal gouvernance sont passées au peigne fin. La présence des contrepoints vient enlever tous préjugés qui incriminent la religion musulmane et l'ethnie Peul. Par

exemple, Zakaria voit passer à la télévision un musulman dont le sermon appelle à la tolérance, à l'amour du prochain et au respect de la vie d'autrui. Un discours qui diffère totalement de ceux auxquels il a été confronté dans la maison de Cheick Djamal.

De plus, les chaînes de télévisions qui condamnent les peuls perdent en force grâce aux interventions d'un jeune et d'un vieux. Effectivement, ils essaient, au péril de leurs vies, de dévier le chef des terroristes de son chemin obscur qui dégrade, davantage, l'image de leur ethnie dans la société. Il est clair que le réalisateur veut nous faire comprendre que le problème du terroriste va au-delà de ces considérations.

Toute chose n'étant pas parfaite, le film présente, à notre sens, quelques faiblesses. Nous avons trouvé qu'il y avait trop de discours dans le film. Bien que le titre soit le sermon, nous déplorons beaucoup de répétitions lors des interventions des terroristes. Il y a trop de dialogues et de discours souvent inutiles. Il y a, également, des écarts de langages. Notamment lorsqu'un villageois convainc les autres d'accepter tout ce que les terroristes diront de faire afin de rester dans le village. En effet, son dialogue était soutenu, et il débitait les mots comme le font les comédiens du théâtre. Cette partie était lourde et peu réaliste. En sus, il est à noter une faiblesse du jeu des acteurs. Celui-ci n'est pas constant, sa qualité se renforçant ou diminuant d'une scène à une autre.

Nonobstant ces points faibles, le film « Le sermon des prophètes » est une fiction qui fait ressortir les aspects du terrorisme. Mais nous ressortons de ces 98 minutes tirillés par de nombreuses questions : y a-t-il un espoir pour le pays ? Quelle solution miracle pour éradiquer, une bonne fois pour toute, ce mal qui ronge tant le pays des hommes intègres ?

**Anaïs Kéré (ASCRI-CB,
Burkina Faso)**



Le taxi, le cinéma et moi, de Salam Zampaligré **Entre hommage poétique et peinture du cinéma africain.**

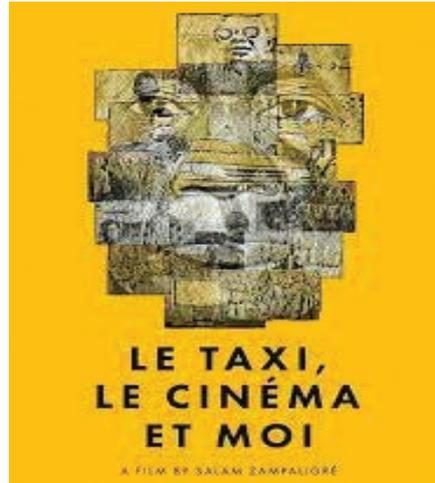
Le réalisateur burkinabè Salam Zampaligré dresse, dans ce documentaire long métrage de 69 mn, le portrait d'un cinéaste autodidacte burkinabè, Drissa Touré. *Le taxi, le cinéma et moi*, de Salam Zampaligré est sélectionné au 28e Fespaco dans la section Panorama.

Natif de Bobo-Dioulasso, le réalisateur Drissa Touré est auteur de plusieurs films à succès dont « Laada » (sélectionné au festival de Cannes 1991 et Prix Ercidan au Fespaco 1991) et « Haramuya » (sélectionné à Un Certain regard au festival de Cannes en 1995). Mais coup de théâtre, Drissa Touré, couronné maintes fois, vend du bois, de nos jours, pour gagner sa pitance.

Simple chauffeur de taxi, Drissa Touré tombe éperdument amoureux du cinéma grâce à sa proximité avec des cinéastes dont Sembène Ousmane en particulier. Cette passion le pousse à se former au métier de réalisateur qui lui réussit et le hisse sur les plus grands podiums du cinéma dont le Fespaco, le festival de Cannes, le New-York African Film Festival. Mais la rupture avec sa femme le fragilise et sa carrière prend un énorme coup.

Drissa Touré, le miroir d'une cinématographie en décadence ?

A travers ce documentaire, Salam Zampaligré pose la problématique de la carrière du cinéaste dans un contexte africain. Au-delà du cinéaste Drissa Touré, c'est "le destin" de bien des artistes africains de diverses disciplines (musique, littérature, sport...) qui, au soir de leur vie, se perdent et touchent le fond après s'être hissés au sommet. Le célèbre réalisateur Drissa Touré connaît, à ce jour, des conditions de vie difficiles. « Je suis tombé presque dans la précarité... », confie-t-il en évoquant, au passage, la vente de bois de chauffe, son actuel source de subsistance. Cela peut paraître effrayant pour de jeunes réalisateurs comme Salam Zampaligré, Emmanuel Rotoubam Mbaidé, Simplicien Ganou. Ils se verraient dans ce "miroir". La question touche également les autres métiers du cinéma. C'est ce



qui rend l'angle de traitement du film très intéressant. Il aborde la question sous un aspect plus humain avec une fenêtre ouverte sur les difficultés du cinéma burkinabè, notamment la fermeture de nombreuses salles de projection.

Le film s'ouvre, d'ailleurs, avec un panoramique sur l'acteur principal assis dans les ruines de Cinéafrique, le regard perdu dans le vide. Une scène qui illustre parfaitement l'état d'âme du personnage mais aussi du cinéma burkinabè. Le Burkina Faso, capitale du cinéma africain, jadis envié pour la qualité de ses productions cinématographiques est, aujourd'hui, à la traîne et parvient à se faire une place honorable dans les plus grands rendez-vous du cinéma. Pour le réalisateur Zampaligré, il s'agit d'abord de travailler à la réouverture des salles de cinéma afin que "nos propres images passent dans nos télévisions et nos salles" comme le préconise le personnage Drissa Touré.

Quand le quatrième et le cinquième art se mettent au service du septième

Malgré la tristesse que devrait procurer le sort de son personnage principal, « Le taxi, le cinéma et moi » sonne comme

un hymne épique au cinéma. D'ailleurs, l'originalité de ce film repose sur cette note de poésie à travers le slam de Doueslik qui joue le rôle de transition aux moments clés de l'histoire. Ces notes musicales introduisent et clôturent le film. Elles exposent, apaisent et interpellent les consciences avec la délicatesse dont seule dispose la poésie. Ce sont des moments de détente qui permettent au spectateur de respirer pour mieux assimiler les séquences suivantes du film.

La renaissance

Au-delà de soulever des questions cruciales comme la carrière du cinéaste, le financement des productions, les infrastructures, ce documentaire a le mérite de mettre en lumière la renaissance de Drissa Touré, ce cinéaste de 71 ans qui a encore la tête et la sacoche pleines de projets de films. Salam Zampaligré donne ainsi une seconde vie à ce passionné du cinéma en le faisant voyager et raconter sa passion. Malgré la précarité qui tenaille Drissa Touré, sa voix et son visage rayonnent de bonheur quand il raconte son métier. Le jeune cinéaste a su, à travers ses belles images, capter ces moments où l'on s'attache au personnage.

« Le taxi, le cinéma et moi » est une sorte de thérapie pour le personnage principal, un miroir pour les jeunes cinéastes et une interpellation pour tous les acteurs du 7e art et les décideurs et politiques.

Sorti en 2022, « Le taxi, le cinéma et moi » fait déjà parler de lui. Il a remporté, le 9 février 2023, le Prix du meilleur documentaire au 12e Festival du Film Africain de Louxor en Egypte.

**Eugénie Billa, Aboubakar Sanfo
 (ASCRIC-B, Burkina Faso)**

La critique de cinéma Fatoumata Sagnane (Guinée Conakry) élue nouvelle présidente de la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique

Ouagadougou (Burkina Faso), 5 mars 2023 : La Fédération Africaine de la Critique Cinématographique (FACC) a un nouveau Bureau Exécutif élu lors de son Assemblée Générale de tenue le jeudi 2 mars 2023 de 9h à 13h à Ouagadougou, au Burkina Faso.

Elu pour un mandat de trois (03) ans, le nouveau Bureau de la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique (FACC) est composé comme suit :

1. Présidente : Fatoumata Sagnane (Guinée Conakry)
2. 1e Vice-président : Dr Hector Victor Kabré (Burkina Faso)
3. 2e Vice-président : Pierre Patrick Touko (Cameroun)
4. Secrétaire général : Sidney Cadot-Sambossi (France)
5. Secrétaire général Adjoint : Dr Youssoufa Halidou Harouna (Niger)
6. Trésorière : Bigué Bob (Sénégal)
7. Chargé de communication : Yacouba Sangaré (Côte d'Ivoire)



Quelques membres du bureau exécutif

présidente de la Fédération, la guinéenne Fatoumata Sagnane, a remercié l'Assemblée Générale et tous les membres de la FACC pour la confiance en elle placée et s'est engagée à servir cette fédération avec dévouement.

La présidente sortante, Fatou Kiné Sène (Sénégal) a félicité les membres du nouveau bureau élu. La nouvelle

La Fédération Africaine de la Critique Cinématographique



Remerciements des partenaires :

La Fédération Africaine de la Critique Cinématographique (FACC) remercie tous ses partenaires.

Ministères en charge de la culture et départements dédiés au cinéma : Burkina Faso, Cameroun, Niger, Sénégal, Togo.

AfriCiné

Directrice de publication
Fatou Kiné Sène

Rédacteurs en chef
Thierno Ibrahima Dia
Charles Ayetan

Comité de rédaction
Abraham N. Bayili (Burkina Faso)
Pierre Patrick Touko (Cameroun)
Pélagie NG'Onana (Cameroun)
Cyrille Soncy (Togo)
Mamadou Kamara (Sénégal)
Zeynabou Assane Moumouni (Niger)
Ajouter les nouveaux rédacteurs
Bassirou Niang (Sénégal)
Azzedine Mabrouki (Algérie)
Hassouna Mansouri (Hollande)
Anaïs Kéré (Burkina Faso)
Eugénie Billa (Burkina Faso)
Aboubakar Sanfo (Burkina Faso)

Mise en page
Korotimi SEREME
(226) 64111240

